Document généré le 22 mai 2025 00:25

XYZ. La revue de la nouvelle

Des restes de nous

Ariane Fontaine

Numéro 73, printemps 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3771ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fontaine, A. (2003). Des restes de nous. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (73), 15–18.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Des restes de nous

Ariane Fontaine

Un grand remous prend forme dans mon ventre. Le jour s'y lève, puis il grimpe en moi par les interstices vides entre mes os, chacune de mes côtes. Mes paupières s'ouvrent. En un clignement d'œil, la nuit n'est plus. Je me redresse dans le lit chaud, enflammé par la lumière du soleil qui pointe à travers le fragile tissage du rideau blanc. Les rêves défilent devant mes yeux, dans la petite pièce qu'est notre chambre. Ils glissent sur les murs, s'écorchent sur les lattes craquées du plancher et s'évaporent sans laisser la moindre trace. Devant cette disparition, je ressens un profond vertige. Je ne me rappelle même plus la noirceur.

À tes côtés, je suis seule. Je suis seule dans la foule que tu es et ne peux plus t'interpeller, prononcer ton nom, comme s'il s'était dissipé avec le reste des rêves. Toute parole tombe dans le précipice qui s'est creusé entre les oreillers. Il n'existe plus désormais entre nous que le langage du lit. Dans les draps froissés et déchirés s'amoncellent des lambeaux de peaux, des ongles arrachés, des reflets vagues du passé. Un champ vaste où je crains continuellement de me perdre, avalée, mon corps coincé entre les draps et le matelas, entre ta présence et ton absence. Ma main est engourdie, écrasée sous ma cuisse. J'agite doucement mon poignet ; ma chair retrouve vie. Mais surtout, ne pas faire de bruit. Bâiller en silence, pour de ne pas te réveiller, te tuer.

Je vois des milliers de poux envahir la courtepointe. Ils bougent rapidement, se multiplient dans une chorégraphie effrénée et s'agglutinent, couvrant peu à peu toute la surface de ma peau. Ils me piquent, me perforent, mais je ne peux pas bouger. Je les laisse pénétrer mes pores et me ronger avidement. Morcelée, je m'amenuise, m'éloignant de plus en plus de toi.

J'ai mal, ai peine à respirer. Les parasites bloquent mes narines, me coupent de tout air extérieur. Ils n'ont pas encore atteint mes yeux, des larmes coulent. Elles tentent de combler

cette vacuité qui m'entoure et me forme depuis le lever du jour. Je prends garde de ne pas mouiller les draps et ton corps asséché par l'obscurité. Je pleure sur moi. Les larmes suivent un chemin bien précis — comme prévu à l'avance — glissant le long de mon cou, entre mes seins, pour finalement former une grande flaque sur mon ventre creux depuis que la nuit s'en est détachée. Les poux, écrasés sous le poids de l'eau, s'étouffent et partent à la dérive.

Dans un sourd bruit de noyade, j'étire enfin les pieds hors du lit et relève mon corps rigide. De l'eau coule sur le plancher. Une belle chute, violente. L'urine tiède caresse aussi mes jambes avant de s'étendre sur le sol de bois. Tu n'entends rien, tu fais fi des claques que mes mains font retentir partout sur mon visage pour me châtier, m'apprendre le contrôle et le silence.

Les épaules mouillées et les joues rouges, je me retourne, coupable, et n'aperçois alors que tes cheveux dans l'aquarelle des draps verts. Sans faire de bruit, ton corps s'est échappé et a quitté la chambre. Je sors de la pièce avec empressement, mais toujours dans un mutisme acharné, pour te chercher. Je dois te retrouver, te reconstruire. Une forte brise pénètre la maison par la fenêtre cassée du couloir, celle que nous n'avons jamais remplacée. Le vide nous envahit et nous recouvre sans cesse. Ta peau flotte probablement quelque part. Grâce aux morsures bestiales, devenue presque aussi légère que la plume de l'oreiller, je bondis dans les airs, essayant de t'attraper dans la transparence.

Je fouille l'armoire, déplace mes robes, arrache tes chemises et tous les autres vêtements que nous n'avons pas. Tu ne te balances pas, suspendu à un cintre. J'entre dans la salle de bains, pensant que tu aimes bien la plongée. Dans la baignoire, une eau savonneuse stagne depuis plusieurs jours, depuis que nous avons oublié de retirer le bouchon. J'y plonge la tête et remue l'eau de la mare. Ton corps n'y est pas. Et dans le four non plus, seul endroit où tu aurais pu trouver un peu de chaleur. Je regarde l'horloge de la cuisine. Elle est inoccupée, aucun bras n'est accroché aux aiguilles du temps qui ne tournent plus depuis toujours. J'allume les ampoules, glisse mes doigts dans les trous des lava-

bos. J'inspecte la maison pièce par pièce, scrutant les moindres craques au plafond, les fissures sur les murs, soulevant la poussière qui borde les plinthes et les calorifères. J'ouvre tout ce qui est fermé et ferme tout ce qui est ouvert. Chaque fois que je ne trouve rien, que le manque et la déception, je me lance des claques au visage pour punir mon corps de l'absence du tien.

Dans le vestibule, je m'approche de la porte et, par le petit œil magique juste au centre, je regarde dehors. Je ne vois rien, tout ce que je connais a disparu. J'ouvre alors la porte pour vérifier si la boîte aux lettres est là et si des restes de ta peau n'y seraient pas, si quelqu'un, les ayant trouvés, les y aurait déposés et empilés. La boîte rouillée est en place, bien solide, mais toujours vide.

Le désert de la boîte aux lettres s'est étalé à tout le paysage. Les petits grains dorés du carré de sable de notre cour se sont propagés et recouvrent désormais l'horizon, toute ancienne surface de gazon, d'asphalte, de brique. Des dunes se sont élevées par-dessus les lampadaires. Partout où se dépose mon regard, l'infini prend corps, tandis que ta propre peau demeure introuvable.

Je fais un premier pas dans le sable. Des grains glissent entre mes orteils et réchauffent mes pieds nus, avant de se cimenter sous mes talons de limon. J'avance encore, de la poussière s'enfonce dans mes morsures, mes égratignures. Et je soulève continuellement des nuages dorés pour tenter d'apercevoir une main, un cou, une cheville ensevelis. Rien. Je saisis et examine chaque grain, le hume, cherchant des indices de ton odeur. Peut-être es-tu enterré sous une dune devenue ton tombeau. Toujours rien. Des gouttes de sueur se mêlent au sang de mes joues et à l'écume de ma salive, qui se terre au coin des lèvres, et forment sur le sol des esquisses de boue. À chaque pas, je laisse un peu de ma chair, croyant que ton corps se reformera suite à mon passage, qu'il s'érigera dans la fange.

Plus je m'enlise dans ce désert, plus les grains envahissent mes narines, ma bouche, mon sexe. Je me perds devant ton absence. Mes larmes ne suffisent plus à laver ma peau de ces

particules de sable insistantes. Seule, je suis violée. En silence. Le vent se lève, balayant avec lui des touffes de mes cheveux, ma respiration, ma vigueur. Ma peau se détache petit à petit. La maison, derrière moi, s'est aussi effacée, comme un mirage, emportant tout ce qui restait de toi, de nous. Hors de tout mur, de toute frontière, j'étouffe. Je ne dois pas t'appeler, crier les lettres de ton nom, une par une. Je ne dois pas te réveiller, seulement te retrouver dans l'impossible. Des grains ornent mes cils, des sédiments jonchent mes sourcils. Le regard éteint, j'essaie encore de te saisir entre deux bourrasques jaunes. Quelque part.

Après des heures ou une éternité, je me laisse tomber sur le sol, vidée de mon souffle et de ma force. Au loin, j'espère te voir te dessiner dans les croquis que laisse la bise sur le sable, mais l'immensité dévore toute image avec voracité. Mes mains commencent à s'agiter dans le sable. Elles tremblent et dansent plus vite que le vent lui-même, plus rapides que des puces affamées. Tranquillement, je sculpte ton corps dans la terre chaude. Je te sens revenir peu à peu. Tu jaillis de mes mains. Tu es. Tu es de moi. Ta peau renaît et embrase mes paumes. Avec mes ongles, je creuse des sillons aux places mêmes où se profilent tes cicatrices, les traces de ton passé, de ta réalité. Allongé, tu dors une fois de plus près de moi.

Je pose alors doucement la tête sur ton ventre pour ne pas l'enfoncer, pour ne pas te réveiller. Je ramène mes genoux, mes os dépouillés sur ma poitrine ambrée. Je t'enlace et te retiens de mes bras meurtris. Sur nous, je pleure, je me déverse. L'eau nous inonde. Dans cette vase, nous nous cimentons pour que s'incarne cette parole de nous, à même le silence de nos corps.